

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS... POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPERATURE. Du 29 septembre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Ortic en, Successeur de E. & L. Claudel, 618 rue Canal, N.-O., Lne.

Une entente turco-roumaine.

On annonce, comme on l'a fait accompli, la conclusion d'une entente militaire entre la Roumanie et la Turquie. Dans les milieux les mieux informés, on ne sait rien de précis sur cette entente...

La principale raison de cette entente et des manifestations qui l'ont précédée, se trouvent ici nettement indiquées. Ces manifestations étaient d'ailleurs de nature à frapper tout observateur clairvoyant.

Cet accord, s'il se confirme, ce qui, nous le répétons, est des plus probable, a surtout un caractère défensif et est dirigé contre la Bulgarie. La Roumanie est, comme nous l'avons dit maintes fois, liée à l'Autriche par une convention militaire; elle a pour roi un Hohenzollern, et elle gravite incontestablement dans l'orbite austro-allemande.

Le grand vizir Hakkî-pacha, quand il se rendait à Marienbad auprès du comte d'Armenthal, prit la peine de passer auparavant par Bucarest. Cet échange de visites était en lui-même assez significatif.



LE P. OLLIVIER.

Le P. Ollivier est mort, le 20 de ce mois à Paris, dans la maison de santé du Peipuel-Secours, âgé de soixante quinze ans. C'était assurément l'une des figures les plus célèbres et les plus caractéristiques de l'Eglise contemporaine.

Le P. Ollivier naquit à Saint-Malo, tout à côté de Saint-Servan, où dix ans plus tard naquit Mgr Duchesne. Et le contraste de ces deux ecclésiastiques éminents est bien significatif: il montre aussi que certains psychologues ont tort, qui voudraient expliquer par l'influence du pays natal le caractère des esprits et des cœurs.

En 1863, après avoir été vicaire à Saint-Malo, l'abbé Ollivier entra aux Dominicains. Il fut bientôt remarqué pour son grand talent de parole. Sept ans plus tard, au lendemain de la guerre, il prêchait un sermon à Notre-Dame. Il reçut le titre de prédicateur général de l'Ordre de Saint-Dominique, et lorsque mourut Mgr d'Hulst, il lui succéda.

Les sermons qu'il a prononcés en province et à Paris eurent beaucoup d'éclat. Ils lui valurent, dans le monde catholique, de s'admiration ardente, de véritables partisans. Mais il ne conquiert pas tout son auditoire. En même temps qu'il excitait l'enthousiasme de bien des fidèles, il trouvait, au près d'autres, une résistance qui l'effrayait.

un grand orateur. Sa verve était, volontiers, de qualité populaire. Il ne recherchait pas les finesse du style, les gentillesses d'un ingénieux discours. Il se fiait à son imagination surprenante, à sa fougue et, si l'on peut ainsi parler, à sa belle furie.

On aimait sa franchise; et l'on cédait à la suprématie de sa force que marquaient les idées, les mots, le geste. Un jour son éloquence, qui avait accoutumé de triompher en fin de compte, fit scandale. Ce fut le 5 mai 1897. Il y avait, à Notre-Dame, une cérémonie consacrée à la mémoire des victimes du Bazar de la Charité.

Cette harangue impétueuse, et magnifique en bien des endroits fit un effet assez pénible pour que l'archevêque de Paris priât l'orateur d'abandonner la chaire de Notre-Dame. A la suite de cet incident, le P. Ollivier devint prieur des Dominicains de la rue du Bac; puis il régna ces fonctions. Lorsque les congrégations françaises furent dissoutes, il se retira dans un couvent de son ordre à Bruxelles.

Le naufrage du "Tetsuroi-Maru". Le 17 du mois dernier nous avons annoncé dans les dépêches le naufrage, sur la côte de Corée, du navire japonais "Tetsuroi-Maru". Le courrier d'Extrême-Orient donne sur cette catastrophe les détails complémentaires suivants:

Les gastes, Olément et Renaud pouvaient le voir. Les cris, ils ne pouvaient les entendre. Et il faut croire que Blaquin s'en rendit compte, car il reprit sa course, mais cette fois revenant dans la direction des deux hommes, pendant que tout le troupeau, en son entier, rassemblé en un clin d'œil par la vaillante Gourmande, se pressait à ses talons, dans une galopade affolée qu'augmentait encore la dent de la chenille.

MORT DE M. de NÉLIDOW.

M. de Nélidow, ambassadeur de Russie, nous l'annonçons il y a quelques jours, vient de mourir; il était âgé de soixante-quinze ans. Ceux qui ont connu de près le représentant du Tsar en France, ceux qui voyaient tous les jours ce beau vieillard, grand, droit, maigre, le regard très expressif, les favoris blancs en éventail, faisant sa promenade quotidienne à pied, parcourant des kilomètres comme un jeune homme et rentrant le soir à l'ambassade sans la moindre fatigue, se disaient qu'un homme si robuste et si éveillé, malgré son âge, était destiné à fêter le centenaire de sa naissance, que la maladie n'aurait pas de prise sur lui et que la mort viendrait l'atteindre doucement, tranquillement, sans lui infliger aucune souffrance et en lui épargnant au dernier moment l'angoisse et les peines qui accompagnent la vie humaine.

Atteint d'une maladie des reins, l'éminent diplomate russe a dû subir, dans une maison de santé, à Paris, une grave opération qui a parfaitement réussi au point de vue chirurgical, mais qui ne pouvait pas guérir radicalement l'affection dont l'ambassadeur souffrait. Les hommes de science qui avaient pratiqué l'opération ne se faisaient aucune illusion sur l'efficacité de ce moyen héroïque auquel ils durent recourir pour soulager le malade. On peut même dire que, dès ce moment, il était condamné par la science.

Après le traité de Berlin et la reprise des relations diplomatiques entre la Turquie et la Russie, ce fut le prince Lobanoff qui succéda au général Ignatieff comme ambassadeur à Constantinople. Il n'y resta pas longtemps. Son successeur, M. de Novikov, n'y fit que passer également: ce poste, de la plus grande importance pour la Russie, surtout au lendemain de cette guerre mémorable, était destiné à M. de Nélidow, nommé dans l'intervalle ministre à Dresde. Le 15 mai 1883, M. de Nélidow présentait ses lettres de créance au Sultan Abd-ul-Hamid II.

Les quinze longues années que M. de Nélidow passa sur les rives du Bosphore constituèrent l'œuvre la plus considérable, la plus difficile de la carrière de l'ambassadeur russe. Il faut connaître l'Orient, il faut connaître les Turcs et leur politique, et leur caractère et leur diplomatie, et les intérêts multiples que les grandes puissances — la Russie surtout — possèdent dans l'Empire ottoman, pour se rendre un compte exact des difficultés énormes qui accompagnent la mission confiée à M. de Nélidow, le degré d'intelligence, de perspicacité, de conscience, de tact diplomatique qu'il a dû déployer pour réussir: et il a réussi, il a réussi à tel point qu'il avait fini par personnifier la diplomatie russe en Orient, et à former une pléiade de jeunes diplomates russes qui ont servi sous ses ordres, entre autres M. Tseretoff, l'ambassadeur actuel en Turquie, qui a commencé sa carrière diplomatique à l'ambassade de Constantinople et dont M. de Nélidow avait, dès le début, prédit le brillant avenir.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

La guerre turco-russe (1877-1878) déclarée, le gouvernement de Saint-Petersbourg trouva que M. de Nélidow était le diplomate indiqué pour diriger le cabinet du Grand-Duc Nicolas-Nicolasievitch, généralissime des armées russes. On sait que cette guerre réserva des surprises à la Russie; mais finalement, la Russie ne pouvait pas ne pas vaincre la résistance des Turcs, et après la chute de Plevna les Russes occupèrent à Andrinople et imposeront à la Turquie le fameux traité de San Stefano, du nom du village, que baignent les eaux de la mer de Marmara, à une distance de quelques milles des murs de Constantinople. Les Russes occupèrent San Stefano et eurent la satisfaction de contempler de loin les minarets de Sainte-Sophie, avec sa large coupole resplendissante sous les rayons d'un soleil oriental.

Après le traité de Berlin et la reprise des relations diplomatiques entre la Turquie et la Russie, ce fut le prince Lobanoff qui succéda au général Ignatieff comme ambassadeur à Constantinople. Il n'y resta pas longtemps. Son successeur, M. de Novikov, n'y fit que passer également: ce poste, de la plus grande importance pour la Russie, surtout au lendemain de cette guerre mémorable, était destiné à M. de Nélidow, nommé dans l'intervalle ministre à Dresde. Le 15 mai 1883, M. de Nélidow présentait ses lettres de créance au Sultan Abd-ul-Hamid II.

Les quinze longues années que M. de Nélidow passa sur les rives du Bosphore constituèrent l'œuvre la plus considérable, la plus difficile de la carrière de l'ambassadeur russe. Il faut connaître l'Orient, il faut connaître les Turcs et leur politique, et leur caractère et leur diplomatie, et les intérêts multiples que les grandes puissances — la Russie surtout — possèdent dans l'Empire ottoman, pour se rendre un compte exact des difficultés énormes qui accompagnent la mission confiée à M. de Nélidow, le degré d'intelligence, de perspicacité, de conscience, de tact diplomatique qu'il a dû déployer pour réussir: et il a réussi, il a réussi à tel point qu'il avait fini par personnifier la diplomatie russe en Orient, et à former une pléiade de jeunes diplomates russes qui ont servi sous ses ordres, entre autres M. Tseretoff, l'ambassadeur actuel en Turquie, qui a commencé sa carrière diplomatique à l'ambassade de Constantinople et dont M. de Nélidow avait, dès le début, prédit le brillant avenir.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

Le grand orateur. Sa verve était, volontiers, de qualité populaire. Il ne recherchait pas les finesse du style, les gentillesses d'un ingénieux discours. Il se fiait à son imagination surprenante, à sa fougue et, si l'on peut ainsi parler, à sa belle furie.

Après le traité de Berlin et la reprise des relations diplomatiques entre la Turquie et la Russie, ce fut le prince Lobanoff qui succéda au général Ignatieff comme ambassadeur à Constantinople. Il n'y resta pas longtemps. Son successeur, M. de Novikov, n'y fit que passer également: ce poste, de la plus grande importance pour la Russie, surtout au lendemain de cette guerre mémorable, était destiné à M. de Nélidow, nommé dans l'intervalle ministre à Dresde. Le 15 mai 1883, M. de Nélidow présentait ses lettres de créance au Sultan Abd-ul-Hamid II.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

ORPHEUM.

Les éloges qu'on fait partout de l'excellent programme qu'offre cette semaine l'Orpheum sont justifiés de tout point. Il n'y a pas un numéro qui ne soit amusant et intéressant, et en même temps, parfaitement exécuté.

Les funérailles de Mlle Marjorie Miller. Une simple et touchante cérémonie a eu lieu mercredi soir sur la tombe de Mlle Marjorie Miller, fille du doyen de l'Université Tulane, à été inhumée dans les eaux du Golfe en présence des parents et de quelques amis intimes.

L'ABEILLE. NOUVELLE-ORLÉANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

THEATRES. TULANE. Le vif intérêt qu'excite la belle comédie dramatique "Polly of the Circus" que présente cette semaine le Tulane augmente chaque jour, et il n'y a pas une place vacante, le soir, lorsque se lève le rideau.

CRESCENT. Il y avait foule hier au deux représentations de "St-Elmo", et l'excellente troupe qui interprète ce beau drame a obtenu un nouveau succès.

Feuilleton. L'ABEILLE DE LA N. O. Les Amants de la Frontière. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR JULES MARY. PREMIÈRE PARTIE. DEUX FRÈRES ENNEMIS. VII. UN INCIDENT DE FRONTIÈRE (Suite).

bon des Moines. Il y avait, arrivant jusqu'au bois, une grande prairie dépendant de la Falaise et que longeait la route d'Urian-coart à Villaville et à Mets. C'était là que le berge Blaquin conduisait son troupeau. La ligne capricieuse de la frontière suivait au moment la bordure du pré et s'enfonçait ensuite en plein bois où elle retrouvait la limite naturelle du petit ruisseau. Très souvent les moutons, indifférents à ces graves questions, franchissaient la frontière pour s'en aller paître, de l'autre côté, un peu d'herbe allemande — histoire de goûter des deux et de se faire une opinion — mais d'un claquement de langue, le père Blaquin réveillait la vigilance endormie de Gourmande. Le chien se ruait aux jarrets des détenteurs et les ramenait dars date sur les terres de la Falaise Or, que se passait-il ?

Les gastes, Olément et Renaud pouvaient le voir. Les cris, ils ne pouvaient les entendre. Et il faut croire que Blaquin s'en rendit compte, car il reprit sa course, mais cette fois revenant dans la direction des deux hommes, pendant que tout le troupeau, en son entier, rassemblé en un clin d'œil par la vaillante Gourmande, se pressait à ses talons, dans une galopade affolée qu'augmentait encore la dent de la chenille.

Et lui-même courait à la rencontre du vœux. Renaud ne le suivit pas, cloué au sol, semblait-il, par une émotion extraordinaire. Les mêmes mots, qui traehaient chez lui une préoccupation étrange, la même phrase, qu'il répétait sans cesse depuis la nuit dernière, depuis sa rentrée à la Falaise, lui revinrent encore aux lèvres, à cette minute où Olément le Dox rejoignait Blaquin, lequel, avec un geste, indiquait un tas de cailloux.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

Il était tête nue, le casque avait roulé dans le fossé de la route et la chevelure blonde, divisée en deux sur le front par une raie impeccable, n'était pas dérangée. Les mains étaient gantées de blanc, mais ce blanc était teinté de rouge, car les mains travaillaient dans une mare de sang. Des flots de sang avaient coulé de deux blessures terribles, d'une seule blessure plutôt, car c'était d'un seul coup que cet homme était mort.

décis, et chancelant, avait fini par le rejoindre. Lorsque Sauvageot se retourna vers lui, il le trouva tout trempé. Sa propre émotion l'empêcha de remarquer la pâleur extraordinaire du jeune homme... telle qu'on eût dit qu'il allait défaillir.